



## Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

36 | 2004  
Varia

---

### Diderot traducteur de Leibniz.

Claire Fauvergue

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rde/285>

DOI : 10.4000/rde.285

ISSN : 1955-2416

#### Éditeur

Société Diderot

#### Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2004

ISSN : 0769-0886

#### Référence électronique

Claire Fauvergue, « Diderot traducteur de Leibniz. », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 36 | 2004, mis en ligne le 14 septembre 2009, consulté le 21 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rde/285> ; DOI : 10.4000/rde.285

---

Propriété intellectuelle

Claire FAUVERGUE

## Diderot traducteur de Leibniz

Même si l'on reconnaît que l'*Encyclopédie*, par le nombre et l'importance des articles d'histoire de la philosophie qu'elle rassemble, peut représenter l'équivalent en langue française de l'*Historia Critica Philosophiae*<sup>1</sup> de Jacob Brucker, Diderot, auquel l'ensemble ou presque de ces articles peut être attribué, a souvent été accusé d'avoir recopié un peu vite, voire d'avoir pillé J. Brucker.

On comprend pourquoi l'article LEIBNITZIANISME de l'*Encyclopédie*<sup>2</sup>, qui pourtant témoigne de la connaissance de Leibniz au XVIII<sup>e</sup> siècle, peut « décevoir ». Les commentateurs sont sur ce point unanimes. La critique formulée par Yvon Belaval dans ses *Études Leibniziennes*<sup>3</sup> se retrouve par exemple récemment sous la plume de Michel Delon, dans un article intitulé « Voltaire irrité et Diderot séduit »<sup>4</sup>. Un des articles d'histoire de la philosophie les plus documentés et structurés de l'*Encyclopédie* se trouve ainsi discrédité, bien que l'on reconnaisse l'élégance de la traduction française du texte de J. Brucker, une élégance que l'on doit au génie de Diderot<sup>5</sup>. Résultat d'un tel discrédit : l'attention du lecteur se porte naturellement vers les commentaires de Diderot, encore appelés digressions qui sont mises en relief par la typographie adoptée dans l'édition DPV des *Œuvres Complètes*. Il est vrai que les digressions, particulièrement présentes dans l'article LEIBNITZIANISME, sont à elles

1. Brucker Jacob, *Historia critica philosophiae*, Lipsiae, éd. Christophe Breitkopf, 1742-1744, 4 tomes en 5 vol.

2. Diderot, *Encyclopédie*, article LEIBNITZIANISME OU PHILOSOPHIE DE LEIBNITZ, DPV VII, 677-709. Les sources connues de l'article, mentionnées par Jacques Proust dans *Diderot et l'Encyclopédie*, 1962, A. Michel, 1995, p. 552, et mentionnées en note dans l'édition Dieckmann des *Œuvres complètes*, DPV VII, 677, sont l'*Éloge de Leibnitz* par Fontenelle, in *Histoire et Mémoires de l'Académie des Sciences*, 1716, Première partie, pp. 94-128, et Brucker, o.c., IV, 2, pp. 398-446.

3. Belaval Yvon, *Études leibniziennes, de Leibniz à Hegel*, Paris, Gallimard, 1976.

4. Delon Michel, « Voltaire irrité et Diderot séduit », *Magazine littéraire*, n° 416, janvier 2003, pp. 39-43.

5. Voir sur ce point, Proust Jacques, o.c., p. 266.

seules l'expression de l'éclectisme encyclopédique de Diderot. Leur commentaire pourrait pleinement justifier la thèse qui est la nôtre, à savoir la thèse d'une convergence métathéorique entre Diderot et Leibniz, ou encore entre le matérialisme et la métaphysique<sup>6</sup>.

Mais un choix méthodologique s'impose : il faut choisir entre l'idée d'influence et celle de convergence. L'idée d'influence a été adoptée explicitement par Yvon Belaval et implicitement par de nombreux commentateurs, même si l'on ne peut parler que d'une influence indirecte. « C'est dans la confusion qu'un auteur se diffuse »<sup>7</sup>, écrit Yvon Belaval. L'auteur consacre par ailleurs un article à des « Questions sur l'influence de Leibniz »<sup>8</sup>. L'idée d'influence est semble-t-il adoptée là où toute tentative « érudite » d'étude des sources apparaît d'avance vouée à l'échec. Autrement dit, l'idée d'« influence véritable » est rejetée, tandis que l'on adopte celle d'influence confuse. « Sans qu'on puisse, croyons-nous, parler d'une influence véritable, Leibniz peut être compté avec Bacon et Locke au nombre des “ pères ” de l'*Encyclopédie* »<sup>9</sup>, écrit par exemple Jacques Proust. L'idée d'influence confuse sert de modèle explicatif afin d'expliquer le rapport de l'encyclopédisme diderotien au leibnizianisme. On trouve un écho d'une telle position dans les études les plus récentes. « Quels que soient les filières et les intermédiaires, ce sont quelques intuitions fortes qui passent de l'allemand en français, illustrées par des métaphores »<sup>10</sup>, écrit Michel Delon. Est-ce d'ailleurs bien de l'allemand au français ? N'est-ce pas plutôt du latin au français que Diderot traduit J. Brucker sinon Leibniz ?

L'érudition est discréditée lorsqu'elle éloigne le philosophe de l'histoire de la philosophie. « On en arrive à se demander si le meilleur moyen de ne rien comprendre à l'histoire de la philosophie n'est pas de devenir un érudit : l'érudition enseigne le détail, la date, etc., mais ne montre guère comment l'auteur a été interprété »<sup>11</sup>, écrit en effet Yvon Belaval.

Après un tel avertissement, écrire une thèse sur la philosophie de l'inquiétude de Leibniz à Diderot relève du défi ou de l'inconscience, à moins d'opérer certains choix de méthode et de privilégier l'idée d'une

6. Claire Fauvergue, *Diderot et la philosophie de l'inquiétude*, Doctorat de philosophie, Université de Toulouse II, Département de philosophie, 2002. Introduction pp. 6-22 et *La philosophie de l'inquiétude de Leibniz à Diderot*, Mémoire de DEA de philosophie, Université de Toulouse II, 1998.

7. Belaval Yvon, o.c., p. 221.

8. In *Leibniz de l'Âge classique aux Lumières, Lectures leibniziennes*, Paris, Beauchesne, 1995, pp. 225-235.

9. Proust Jacques, *Diderot et l'Encyclopédie*, 1962, A. Michel, 1995, p. 198, note 37.

10. Delon Michel, « Voltaire irrité et Diderot séduit », *Magazine littéraire*, n° 416, janvier 2003, p. 41.

11. Belaval Yvon, *Études leibniziennes*, p. 221.

convergence métaphorique entre les deux auteurs, ceci au détriment de l'idée d'influence. Ainsi, nous sommes-nous moins attachée aux sources qu'aux problèmes philosophiques susceptibles de mettre en relief une convergence entre le matérialisme diderotien et la métaphysique leibnizienne. Car l'interprétation peut aussi être invention, comme le souligne d'ailleurs Yvon Belaval. Quant à la logique de l'influence, en l'occurrence l'influence de Leibniz sur Diderot, elle ne nous semble pas convenir à leur philosophie et méthode respectives. Nous sommes en présence de philosophies qui refusent le concept d'influence. Un tel concept est même contradictoire avec la définition diderotienne de l'éclectisme, définition inspirée de J. Brucker inventeur de cette notion<sup>12</sup>. Le philosophe éclectique ne subit pas d'influence parce qu'il « ose penser de lui-même » et qu'il exerce ainsi sa « liberté »<sup>13</sup>.

Mais l'« esprit d'invention » qui anime l'éclectisme s'accompagne d'un certain esprit de méthode. Ce sont d'ailleurs « deux grandes qualités presque incompatibles »<sup>14</sup> que Diderot trouve réunies chez Leibniz. La « méthode de l'éclectique », comme l'explique Diderot, consiste à ramasser des « vérités éparses », ou encore des « connaissances éparses »<sup>15</sup>, et à les lier de telle sorte qu'elles forment un ordre. Car, à la différence du sceptique, l'éclectique considère qu'« aucun philosophe n'a été assez fou pour ne pas discerner une part de la vérité »<sup>16</sup>. Encore faut-il que l'éclectisme cultive une certaine intelligence des différents systèmes philosophiques. Il n'est donc pas surprenant que l'article ÉCLECTISME marque un « tournant décisif » dans l'appréhension de l'histoire de la philosophie par Diderot, comme Jacques Proust le remarque dans l'Introduction aux quatre volumes de l'édition DPV des *Œuvres complètes* : « Ce n'est plus une simple rhapsodie de Brucker, mais une réflexion critique continue sur les systèmes dont Brucker fait l'histoire et résume l'économie »<sup>17</sup>. L'éclectisme apparaît être une qualité qui se cultive et qui passe par un travail de lecture active.

Les questions de méthodes philosophiques renvoient finalement à un problème qu'il est difficile d'ignorer, celui des sources. Plus nous avançons dans nos recherches plus nous apparaissait combien Diderot

12. Brucker Jacob, o.c., T. II, pp. 189-462.

13. Diderot, *Encyclopédie*, article ÉCLECTISME, DPV VII, pp. 36-79. Pour un commentaire de l'éclectisme diderotien, voir Éliane Martin-Haag, *Un aspect de la pensée politique de Diderot : Savoirs et pouvoirs*, Ellipses, 1999, pp. 65-91, ainsi que Jacques Billard, *L'éclectisme*, PUF, 1998.

14. Diderot, *Encyclopédie*, article LEIBNITZIANISME, DPV VII, 682.

15. Diderot, *Encyclopédie*, article ENCYCLOPÉDIE, DPV VII, 174.

16. Diderot, *Encyclopédie*, article ÉCLECTISME, DPV VII, 37.

17. Proust Jacques, DPV V, *Introduction*, p. 8.

devait avoir une intelligence de Leibniz à la mesure de son esprit encyclopédique. L'interprétation matérialiste de la métaphysique leibnizienne serait supportée par une intelligence du texte leibnizien et des enjeux philosophiques qu'il contient. La divergence théorique entre les deux auteurs cacherait une similarité dans la méthode et les concepts.

Diderot reconnaît dans Leibniz un des initiateurs du projet encyclopédique<sup>18</sup>, ainsi qu'un représentant de la philosophie éclectique moderne<sup>19</sup>. Il qualifie l'éclectisme leibnizien de « systématique », ce que confirme le texte de Leibniz. Si l'on effectue en effet une lecture récurrente de Leibniz, sachant que celui-ci ne s'est pas déclaré éclectique, on remarque que ce qui chez Leibniz peut relever de l'« éclectisme » se justifie par un système qui est celui de l'harmonie préétablie. L'« éclectisme » représente un « centre de perspective » et chaque système philosophique constitue un point de vue marginal, ou encore une vérité partielle<sup>20</sup>. Quant à l'éclectisme diderotien, il perd tout caractère systématique parce qu'il est fondamentalement expérimental. Mais il conserve un certain « esprit de méthode » et l'idéal d'un ordre encyclopédique qui serait composé d'une multiplicité de « systèmes possibles de la connaissance humaine »<sup>21</sup>. Un tel ordre, tout en acceptant de l'arbitraire, devrait faire apparaître la vérité de chaque point de vue sous lequel l'univers peut être représenté. Il en résulte une interprétation non systématique des différents systèmes philosophiques, qui n'est pas éloignée du projet encyclopédique leibnizien si l'on s'en tient à l'aspect strictement méthodologique, une méthode qualifiée par J. Brucker puis par Diderot d'éclectique. L'éclectisme leibnizien, malgré son caractère systématique, se trouve donc explicitement reconnu comme ayant tenté de « concilier l'aristotélisme avec la philosophie moderne ». Il s'avère même exemplaire pour l'encyclopédisme, car il démontre, comme l'écrit

18. Diderot, *Encyclopédie*, article LEIBNITZIANISME, DPV VII, 681.

19. Diderot, *Encyclopédie*, article ÉCLECTISME, DPV VII, pp. 79-81.

20. Leibniz, *Eclaircissement des difficultés que Monsieur Bayle a trouvées dans le Système nouveau de l'union de l'âme et du corps*, GP IV, 523-524. « La considération de ce système (le système de l'harmonie préétablie) fait voir aussi que lorsqu'on entre dans le fond des choses, on remarque plus de raison qu'on ne croyait dans la plus part des sectes des philosophes. Le peu de réalité substantielle des choses sensibles des sceptiques ; la réduction de tout aux harmonies ou nombres, idées et perceptions des Pythagoristes et Platoniciens ; l'un et même un tout de Parménide et de Plotin, sans aucun Spinozisme ; la connexion Stoïcienne, compatible avec la spontanéité des autres ; la philosophie vitale des cabalistes et hermétiques, qui mettent du sentiment partout ; les formes et Entéléchies d'Aristote et des Scholastiques ; et cependant l'explication mécanique de tous les phénomènes particuliers selon Démocrite et les modernes, etc. se trouvent réunies comme dans un centre de perspective, d'où l'objet (embrouillé en le regardant de tout autre endroit) fait voir sa régularité et la convenance de ses parties ».

21. Diderot, *Encyclopédie*, article ENCYCLOPÉDIE, Enc. V, 640a-b. Voir sur ce point Éliane Martin-Haag, « Ordre et histoire dans l'article "Encyclopédie" de Diderot », *Kairos*, n° 18, Toulouse, Pum, 2001, pp. 183-198.

Diderot, « qu'une erreur surannée est quelques fois le germe d'une vérité nouvelle »<sup>22</sup>.

Or, fort de la méthode éclectique et renouvelant le geste de Leibniz, Diderot montre, et c'est là peut-être l'originalité de son matérialisme, que les idées les plus extravagantes de la métaphysique, comme celles d'harmonie préétablie et de perfection, peuvent être le germe de vérités nouvelles ; ceci à condition toutefois de découvrir à quelle réalité phénoménale elles renvoient. L'enjeu d'une interprétation matérialiste de la métaphysique leibnizienne réside probablement dans une telle lecture. Ainsi, l'idée d'une convergence à la fois méthodologique et conceptuelle, tout en restant métathéorique, révèle à notre sens que le matérialisme diderotien s'inscrit réellement dans l'histoire de la métaphysique.

Mais une telle thèse serait insoutenable si l'on adoptait l'idée d'influence, et les commentateurs qui souscrivent à cette idée afin de rendre compte du rapport de Diderot à Leibniz déplorent une impossibilité voire une lacune dans la « diffusion » de la philosophie leibnizienne de l'inquiétude, énoncée et développée en réponse à Locke dans les *Nouveaux Essais sur l'Entendement humain*. Comme le rappelle en effet Michel Delon, « Yvon Belaval s'est longuement interrogé, sans vouloir conclure, sur les sources de Diderot, sur ce qu'il a pu lire directement de Leibniz et indirectement sur lui »<sup>23</sup>. Même « *le Rêve de D'Alembert*, écrit en 1769 », remarque pour sa part Jean Deprun, « ne peut intégrer la théorie de l'inquiétude à son matérialisme océanique »<sup>24</sup>. Une telle lacune est d'ailleurs particulièrement mise en relief par la chronologie que suivent publications et rédactions respectives de textes qui convergent sans jamais se répondre, alors que les *Nouveaux Essais* constituent véritablement une réécriture et une réponse dialoguée de Leibniz à l'*Essay* de Locke. Ainsi, la coïncidence entre la date de la rédaction de l'article LEIBNITZIANISME par Diderot et la date de publication des *Nouveaux Essais sur l'entendement humain* de Leibniz dans l'édition de P. Coste<sup>25</sup>, soit 1765, ne laisse aucun doute quant à l'impossibilité pour Diderot d'avoir lu les *Nouveaux Essais* à la date où il rédige l'article pour l'*Encyclopédie*. Une telle « concomitance », pour reprendre un terme souvent employé par Diderot, peut donner lieu à plusieurs interprétations. Si l'idée d'une influence directe des *Nouveaux Essais* sur le texte de l'article LEIBNITZIANISME ainsi que sur le *Rêve de*

22. Diderot, *Encyclopédie*, article LEIBNITZIANISME, DPV VII, pp. 681-682.

23. Delon Michel, article cité, p. 41.

24. Deprun Jean, *La philosophie de l'inquiétude en France et au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Vrin, 1979, pp. 195-196.

25. Leibniz, *Nouveaux Essais sur l'Entendement humain par l'auteur du système de l'harmonie préétablie*, 1703, première édition, Pierre Coste, in *Œuvres philosophiques latines et françaises de feu M. Leibnitz*, Amsterdam, Leipzig, éd. Raspe, 1765.

*D'Alembert* doit être abandonnée, celle de convergence semble à l'inverse prendre plus de relief.

Autrement dit, l'article LEIBNITZIANISME de l'*Encyclopédie* témoigne combien la convergence métathéorique ne se résume pas à une influence confuse et insaisissable. A côté des sources dites connues de l'article LEIBNITZIANISME, c'est-à-dire Fontenelle et Brucker, il restait à découvrir quelque source textuelle qui appartienne réellement au corpus leibnizien. Car comment expliquer que l'éclectisme de l'encyclopédiste puisse être qualifié d'expérimental sans être supporté par quelque référence textuelle précise ?

Peut-être n'a-t-on pas assez prêté attention à la remarque formulée par Jacques Proust, remarque selon laquelle Diderot a le « souci de se reporter quelques fois aux sources mêmes de Brucker », bien que cela soit, remarque l'auteur, « pour trouver des arguments mieux aiguisés, et non par scrupule d'historien ». Jacques Proust cite ici Fontenelle ou encore Bayle et ajoute que cette remontée aux sources peut « quelques fois faire illusion »<sup>26</sup>. Que Diderot soit effectivement remonté ou non aux sources mêmes de J. Brucker pour la rédaction de la deuxième partie de l'article LEIBNITZIANISME, il est à notre avis certain que les sources textuelles de l'exposé de la métaphysique de Leibniz, qui fait l'objet de la deuxième partie de l'article, appartiennent au corpus leibnizien. Peut-on d'ailleurs imaginer qu'en traduisant le texte latin de J. Brucker Diderot ignorait qu'il traduisait l'œuvre de Leibniz du latin au français ? Diderot traducteur de Leibniz aurait-il été si naïf ?

Nous nous limiterons, dans ce qui suit, aux deux premières parties de ce que Diderot annonce comme une « exposition abrégée de la philosophie de Leibniz »<sup>27</sup>, ou encore de sa métaphysique. La première partie est intitulée par Diderot « Principes des Méditations rationnelles de Leibniz »<sup>28</sup> et la deuxième « Métaphysique de Leibniz, ou ce qu'il a pensé des éléments des choses »<sup>29</sup>. Nous avons découvert au cours de la rédaction de notre thèse qu'il s'agissait, pour la première partie, de la première traduction française d'un texte rédigé par Leibniz en latin, daté de 1684, et intitulé *Méditations sur la connaissance, la vérité et les idées*<sup>30</sup>. Quant à la deuxième partie, nous avons découvert, à l'issue de notre mémoire de DEA, qu'il s'agissait également d'une traduction, et plus précisément de la

26. Proust Jacques, o.c., p. 265.

27. Diderot, *Encyclopédie*, article LEIBNITZIANISME, DPV VII, 684-685. Cette exposition est divisée en cinq parties.

28. DPV VII 688-692.

29. DPV VII 692-702.

30. Leibniz, *Meditationes de Cognitione, Veritate et ideis*, 1684, in *Acta Eruditorum*, Leipzig, novembre 1684. Nouvelle édition, Holland University Press, 1986. Voir sur ce point notre thèse, *Diderot et la philosophie de l'inquiétude*, p. 14.

première traduction française de la *Monadologie* d'après une version latine<sup>31</sup>. Diderot est l'auteur de ces deux traductions.

Avant d'entrer dans le détail des textes et de leur traduction, nous voudrions souligner l'importance que représente pour l'histoire de la philosophie la traduction française de la *Monadologie* par Diderot. Rappelons que la *Monadologie*, écrite en français par Leibniz, n'est publiée dans sa version originale qu'en 1840<sup>32</sup>. Ainsi, l'article LEIBNITZIANISME de l'*Encyclopédie* représente plus qu'un simple résumé de seconde main de la philosophie de Leibniz.

Quant aux *Meditationes*, elles sont rédigées par Leibniz en latin et publiées dans les *Acta Eruditorum* en novembre 1684. Nous disposons actuellement outre le texte latin<sup>33</sup> des traductions respectives de Paul Schrecker<sup>34</sup> et de Lucy Prenant<sup>35</sup>. Les *Meditationes* traitent de la question de l'origine des idées. Leibniz affirme notamment, contre Descartes, que les signes peuvent ne correspondre à aucune idée, c'est-à-dire à aucune représentation sensible. Une telle thèse s'appuie sur une définition de la connaissance comme composition de notions. Cette thèse, que l'on retrouve chez Condillac et chez Diderot, anticipe sur la réponse de Leibniz à Locke telle qu'elle est formulée dans les *Nouveaux Essais*. Or dans les réflexions *Sur l'Essay de l'entendement humain de Monsieur Lock*<sup>36</sup>, réflexions qui, rédigées en 1695, précèdent la rédaction des *Nouveaux Essais*, Leibniz cite les *Meditationes* de 1684. Les réflexions fournissent donc un commentaire des *Meditationes*, commentaire rédigé par Leibniz en réponse à l'*Essay*<sup>37</sup> de Locke. Ainsi les *Meditationes*, traduites par Diderot sous le titre *Principes des méditations rationnelles de Leibniz*, sont loin d'être dépourvues d'intérêt, ne serait-ce que par leur aspect programmatique.

Nous ferons ici état de façon résumée des *Meditationes* et de leur commentaire, tel qu'il est développé dans les réflexions de Leibniz sur l'*Essay*. Puis nous confronterons la traduction de Diderot au texte original de Leibniz.

31. Voir sur ce point notre thèse, pp. 14-15.

32. Leibniz, la *Monadologie*, in. éd. Erdmann, G.G., *Leibnitii opera philosophiae*, p. 705, LXXXVIII.

33. Leibniz, *Meditationes de cognitione, Veritate et Ideis*, GP IV, pp. 422-426.

34. Schrecker Paul, Leibniz, *Opuscules philosophiques choisis*, Paris, Vrin, 1959, 2<sup>e</sup> éd. 2001, pp. 12-29.

35. Prenant Lucy, *Œuvres de Leibniz*, Paris, Aubier Montaigne, T.I, pp. 151-156.

36. Leibniz, *Sur l'Essay de l'entendement humain de Monsieur Lock.*, 1695, GP V, pp. 14-24.

37. Locke John, *An Essay concerning Human understanding*, 1<sup>re</sup> édition, Londres, déc. 1689, datée 1690, et traduction française, *Essai Philosophique concernant l'Entendement humain*, éd. Pierre Coste, Amsterdam, 1700.



Dans les *Meditationes de Cognitione, Veritate et Ideis*, Leibniz passe de la question de la vérité ou fausseté des idées, question qui fait l'objet d'une controverse entre Arnauld et Malebranche<sup>38</sup>, à celle plus fondamentale de la possibilité et de la réalité des notions et choses définies. Leibniz prend ainsi doublement position, d'une part contre Hobbes, en affirmant que les idées ne sont pas arbitraires et que la réalité d'une définition ou d'une notion ne dépend pas de nous<sup>39</sup>, d'autre part contre Descartes et les cartésiens, en établissant une distinction nette entre posséder l'idée d'une chose et avoir la conscience d'y penser<sup>40</sup>. Leibniz fait pour cela jouer les catégories du déterminé et du virtuel, qu'il oppose aux catégories du nécessaire et de l'actuel. Les idées se trouvent en nous de façon déterminée et virtuelle. Autrement dit, nous avons nos propres idées mais ne les percevons pas, car elles sont en nous sous la forme d'« affections » et de « modifications ». Leibniz illustre ce propos par la fameuse métaphore du bloc de marbre qui, dans les *Nouveaux Essais*, sert à rendre compte de la catégorie du virtuel, catégorie permettant de réellement définir quel est le « travail » de la pensée et l'état de l'esprit.

Il faut donc convenir que nous n'avons le plus souvent qu'une connaissance a posteriori, c'est-à-dire expérimentale, de la possibilité des choses et des notions. Dès les *Meditationes*, cette connaissance est dite « aveugle » ou « symbolique ». Car les notions dont nous faisons l'expérience sont toujours plus ou moins composées. Leur composition est similaire à celle dont procède la perception, celle-ci étant définie comme « un composé de perceptions de figures et de mouvements extrêmement petits »<sup>41</sup>. La théorie de la connaissance s'inspire de la théorie de la perception et tient compte de la réalité expérimentale. Leibniz doute en effet que la connaissance intuitive puisse jamais être parfaitement adéquate et par là même possible. Car une telle connaissance aurait pour objet des notions dont nous ne pouvons faire l'expérience ; ces notions étant primitives seraient en effet non composées. Quant à la connaissance symbolique, elle procède par une composition qui s'avère être similaire à la composition naturelle des qualités sensibles à laquelle obéit la

38. Arnauld, *Des vrayes et des fausses idées contre ce qu'enseigne l'auteur de la Recherche de la Vérité*, Cologne, 1683, et Malebranche, *Réponse de l'Auteur de la Recherche de la vérité au livre de M. Arnauld Des vrayes et des fausses idées*, Rotterdam, 1684.

39. Leibniz, *Meditationes*, éd. Schrecker, Paris, Vrin, 1959, 2<sup>e</sup> édition 2001, p. 23 : « l'on répond ainsi à l'objection de Hobbes qui prétendait que les vérités sont arbitraires parce qu'elles dépendraient de définitions nominales, ne considérant pas que la réalité d'une définition ne dépend pas de nous ». Voir également Hobbes, *De Corpore*, I, III, § 7 sq.

40. Leibniz, o.c., p. 25, « nous ne possédons pas l'idée d'une chose du fait que nous avons conscience d'y penser ».

41. Leibniz, o.c., p. 29.

perception. Chaque notion composée représente dès lors une réalité nouvelle par rapport à ce qui la compose<sup>42</sup>.

Il reste à mettre à l'épreuve, soit par l'analyse soit par l'expérience, la vérité des notions ainsi composées ; ceci afin de vérifier s'il n'y a pas de contradiction entre les différentes notions primitives enveloppées dans la composition des notions. L'« apprentissage » de la vérité des notions se fait par composition et décomposition, bien que Leibniz conçoive une vérité des idées et des notions antérieure à la composition à laquelle procède la connaissance symbolique. Nous rejoignons sur ce point le commentaire de G. Deleuze, pour lequel Leibniz développe « une conception de la vérité qui est radicalement nouvelle » : « ce qui est vrai et ce qui est faux dans votre pensée (...) découle toujours de quelque chose de beaucoup plus profond »<sup>43</sup>. Les *Méditations* anticipent donc sur les *Nouveaux Essais*, où l'on lit par exemple que « la vérité (...) se conserve par les perceptions insensibles »<sup>44</sup>.

La position de Leibniz dans la querelle qui oppose Arnauld et Malebranche peut se résumer de la façon suivante : il ne faut plus chercher l'origine de nos idées en Dieu mais en nous-mêmes. Elles nous appartiennent mais nous ne les percevons pas. La connaissance dite « aveugle » recompose continuellement quelque « réalité » symbolique « nouvelle »<sup>45</sup> ; ceci selon un processus qui, écrit Leibniz cette fois-ci en réponse à Hobbes, suit « l'exemple de la nature ». Autrement dit, le processus de composition des notions ne laisse place à aucune forme d'arbitraire, car il ne dépend pas de notre volonté. Les idées ne représentent une réalité pour nous qu'à partir du moment où la composition des notions les actualise. Cette réalité est symbolique.

Enfin, l'interprétation matérialiste de la théorie de la connaissance développée par Leibniz dans les *Méditationes* met, nous semble-t-il, plus particulièrement en relief le caractère partiel de la réalité telle que l'individu l'actualise par la sensation<sup>46</sup>. Ainsi le texte des *Méditationes*, traduit par Diderot pour l'*Encyclopédie*, permet de mieux saisir quels sont les points de convergence entre la théorie leibnizienne de la connaissance

42. Leibniz, o.c., p. 25. « Le plus souvent nous nous contentons d'apprendre de l'expérience la réalité de certaines notions, et de nous servir ensuite de ces notions pour en composer d'autres à l'exemple de la nature ».

43. *Deleuze-Leibniz, Troisième Leçon*, p. 21, 29 avril 1980.

44. Leibniz, *Nouveaux Essais sur l'entendement humain*, éd. Brunschwig, Paris, GF-Flammarion, 1990, p. 188.

45. Leibniz, *Méditations sur la connaissance, la vérité et les idées*, in *Œuvres de Leibniz*, éd. L. Prenant, p. 156. Nous préférons la traduction de L. Prenant, qui emploie l'expression de « réalité nouvelle », à celle de P. Schrecker qui traduit par « être nouveau ».

46. L'idée de « réalité partielle » apparaît dans le *Rêve de D'Alembert*, DPV VIII, 141-142, ainsi que dans les *Lettres sur la Postérité*, DPV XV.

symbolique et l'éclectisme diderotien, éclectisme selon lequel, nous l'avons souligné, la vérité se présente de façon partielle.

Reportons nous à présent au commentaire des *Meditationes* présent dans les réflexions sur l'*Essay de l'entendement humain de Monsieur Lock*, rédigées en 1695. Leibniz revient sur la question des critères de la vérité<sup>47</sup>. D'une manière générale, les idées peuvent être dites vraies ou réelles lorsqu'elles sont possibles. La possibilité des idées est démontrable soit a priori, par la démonstration, soit a posteriori, par l'expérience. A cette dernière catégorie correspondent plus particulièrement les idées des qualités sensibles. Nous n'avons qu'une connaissance expérimentale de leur réalité ou possibilité, bien qu'elles viennent de notre propre fond<sup>48</sup>. Ainsi Leibniz passe-t-il de la définition des critères de la vérité des idées à la question de leur origine, question qui intéresse plus particulièrement Locke. Leibniz développe cette fois-ci la métaphore du bruit de la mer : ce bruit, comme chacun sait, est composé du bruit de chaque vague et peut faire l'objet d'une modélisation par le calcul différentiel. Or Leibniz fait ici un parallèle entre la composition de la perception et l'absence de repos de la matière, parallèle dont il rend compte dans les termes suivants : la composition de la perception a ceci de commun avec la composition des mouvements qu'elle ne saurait être prouvée « absolument par les expériences »<sup>49</sup>. Cela ne signifie pas que Leibniz refuse d'accorder à la connaissance sensible un caractère expérimental. Il ne fait que reconnaître les limites de ce qui peut être confirmé par l'expérience, ceci parce qu'il distingue différents degrés dans les idées comme dans la perception ; point sur lequel il diverge autant de Pascal<sup>50</sup> que de Descartes ou de Locke. Autrement dit, la question de l'origine de nos idées ne peut, selon Leibniz, être résolue par la simple expérience que nous avons de l'art de penser.

Or le fait que l'expérience ne suffise pas à prouver la composition des perceptions et des idées des choses sensibles amène Leibniz à lui accorder un caractère « primitif »<sup>51</sup>. Considérant en effet que la « question de l'origine de nos idées et de nos maximes n'est pas préliminaire en Philosophie »<sup>52</sup>, Leibniz met l'accent sur « la pratique de l'art de penser »

47. Leibniz, *Sur l'Essay de l'entendement humain de Monsieur Lock.*, GP V, 15.

48. Leibniz, *Sur l'Essay*, GP V, p. 16. « Je crois cependant de pouvoir dire que nos idées, même celles des choses sensibles, viennent de notre propre fond ».

49. *Ibid.*, GP V 16.

50. Leibniz, *Meditationes*, o.c., p. 27. Leibniz déplore que Pascal dans sa « dissertation sur l'Esprit de géométrie », n'ait pas « défini les limites au-delà desquelles une notion ou une proposition cesse d'être tant soit peu obscure ou douteuse ».

51. Leibniz, *Sur l'Essay*, GP V, p. 14. « Mon opinion est donc qu'on ne doit rien prendre pour principe primitif, sinon les expériences et l'Axiome de l'identité ou (ce qui est la même chose) de la contradiction ».

52. *Ibid.*, p. 16.

ainsi que sur l'« art d'expérimenter »<sup>53</sup>. Car, même si « la seule expérience ne suffit pas pour avancer assez en Physique », Leibniz reconnaît « qu'on ne saurait avancer dans le détail de la physique qu'à mesure qu'on a des expériences ». Il reconnaît d'autre part qu'« il y a un art d'expérimenter et d'interroger, pour ainsi dire, la nature »<sup>54</sup>. Or un tel artifice expérimental relève d'une composition naturelle de qualités et de notions par la perception, voire par l'imagination. Ainsi, l'art d'expérimenter n'exclut pas la possibilité d'inventer, bien au contraire.

On ne peut ici encore que relever une convergence, dans la méthode comme dans les concepts, avec la *Lettre sur les Aveugles* ainsi qu'avec les *Pensées sur l'Interprétation de la Nature*, textes diderotiens selon lesquels l'art de conjecturer, c'est-à-dire d'interpréter la nature, vient compléter l'observation et l'expérience.

Une telle convergence trouve une nouvelle confirmation dans l'article LEIBNITZIANISME de l'*Encyclopédie* et plus particulièrement dans la traduction que Diderot donne des *Meditationes de Cognitione, Veritate et Ideis* sous le titre *Principes des médiations rationnelles de Leibniz*<sup>55</sup>. Cette traduction suit le texte de Leibniz, bien qu'elle omette le paragraphe d'introduction dans lequel les circonstances de la rédaction des *Meditationes* sont exposées. On remarque également l'omission du passage dans lequel Leibniz développe une critique de la fameuse preuve ontologique de l'existence de Dieu, telle qu'elle est énoncée par Descartes. Enfin, aucun des exemples développés par Leibniz n'est traduit. Diderot ne retient que la métaphore du bloc de marbre<sup>56</sup>, métaphore développée par Leibniz dans les *Meditationes* puis dans les *Nouveaux Essais* et qui explicite comment la théorie de la connaissance distingue l'actuel et le virtuel. Cependant, malgré l'absence d'exemples traduits, il semble que Diderot explicite ce qui reste parfois implicite dans le texte de Leibniz. Autre caractéristique de cette traduction, elle anticipe fréquemment sur les développements du texte leibnizien. Mais ce qui peut apparaître comme une absence de linéarité « traduit » à notre avis une certaine intelligence du texte original.

Enfin, si l'on compare la traduction de Diderot avec celles plus récentes de P. Screcker et L. Prenant, et si l'on s'attache plus particulièrement à la terminologie adoptée par Diderot, on remarque que celle-ci est très précise. On peut vérifier l'exactitude de la traduction de

53. *Ibid.*, p. 18.

54. *Ibid.*, p. 18.

55. Diderot, *Encyclopédie*, article LEIBNITZIANISME, DPV VII, pp. 688-692.

56. Leibniz, *Meditationes*, éd. P. Schrecker, o.c., p. 29. Diderot, *Encyclopédie*, article LEIBNITZIANISME, DPV VII, 691.

Diderot, en remarquant par exemple que celui-ci traduit le latin « composita » par « composée », et non par « complexe », comme le fait L. Prenant<sup>57</sup>. D'autre part, L. Prenant et P. Schrecker hésitent entre « connaissance aveugle » et « pensée aveugle », pour traduire le latin « *cogitationem caecam* » ou « *cogitatione caeca* », alors que Diderot choisit de traduire par l'expression « connaissance aveugle »<sup>58</sup>, une expression qui revient à deux reprises dans le texte traduit. Ainsi, les notions qui nous apparaissent centrales pour la compréhension du texte de Leibniz sont, à notre avis, traduites dans l'article avec beaucoup de justesse. La traduction proposée par Diderot s'achève d'ailleurs par une formulation particulièrement heureuse qui rend compte de l'idée de « composition ». En effet, là où Leibniz écrit que l'esprit ne « remarque pas que sa perception n'est qu'un composé de perceptions »<sup>59</sup>, Diderot abrège et traduit que l'on ne s'aperçoit pas de « tout ce qui entre dans la *perception composée* » des choses<sup>60</sup>. En infléchissant ainsi le texte de Leibniz, Diderot met en relief le rapport qui se dessine entre les idées de « notion composée » et de « perception composée ». Or, une telle articulation, effectivement présente dans les réflexions sur *l'Essay de l'entendement humain de Monsieur Lock.*, amène Leibniz à concevoir qu'il existe « un art d'expérimenter » et que celui-ci vient compléter « l'art de penser » tel qu'il est défini par Descartes et Pascal. Diderot met ainsi l'accent sur l'idée la plus originale du texte qu'il traduit sous le titre *Principes des méditations rationnelles de Leibniz* : la connaissance sensible peut s'expliquer par l'idée de « perception composée » et correspond à la catégorie du virtuel<sup>61</sup>.

La traduction diderotienne des *Meditationes de Cognitione, Veritate et Ideis* dans l'article LEIBNITZIANISME de l'*Encyclopédie* permet d'apprécier combien la convergence métathéorique entre les deux auteurs trouve un véritable ancrage textuel.

Il reste à examiner la traduction de la *Monadologie*, proposée par Diderot dans l'article LEIBNITZIANISME de l'*Encyclopédie* sous le titre *Métaphysique de Leibnitz, ou ce qu'il a pensé des éléments des choses*<sup>62</sup>.

57. Leibniz, *Meditationes de Cognitione, Veritate et Ideis*, GP IV, 424, Prenant Lucy, *Œuvres de Leibniz*, Paris, Aubier Montaigne, T. I, 153, Diderot, *Encyclopédie*, article LEIBNITZIANISME, DPV VII, 692.

58. Leibniz, *Meditationes*, GP IV, 423-424, Prenant Lucy, o.c., p. 152-153, Schrecker Paul, G. W. Leibniz, *Opusculs philosophiques choisis*, Paris, Vrin, 2001, pp. 19-21.

59. Leibniz, *Meditationes*, éd. Schrecker P., o.c., p. 29.

60. Diderot, *Encyclopédie*, article LEIBNITZIANISME, DPV VII, 692. C'est nous qui soulignons.

61. Pour une étude de l'idée de « perception composée » chez Leibniz et Diderot, voir notre thèse, *Diderot et la philosophie de l'inquiétude*, Université de Toulouse II, pp. 143-147.

62. Diderot, *Encyclopédie*, article LEIBNITZIANISME, DPV VII, 692-702.

Comme nous l'avons affirmé ci-dessus, ainsi que dans notre thèse, il s'agit à notre connaissance de la première traduction française de la *Monadologie*. Mais c'est la traduction française d'un texte initialement rédigé en français par Leibniz. Ainsi est-on amené, dans ce qui suit, à comparer les deux versions de la *Monadologie* que constituent d'une part l'original rédigé par Leibniz en français, et d'autre part la traduction française de Diderot à partir d'une version latine ; sachant que ce sont là deux versions séparées par une sorte d'« intervalle incompréhensible »<sup>63</sup>, pour reprendre une expression diderotienne.

Cette traduction, contrairement à celle des *Meditationes de Cognitione, Veritate et Ideis*, peut être considérée comme intégrale. Elle suit en effet le texte de la *Monadologie* de façon linéaire, paragraphe par paragraphe, et ne comporte pas d'omission notable. Diderot traduit donc la *Monadologie* d'après une version latine du texte et cette version figure dans son intégralité dans *l'Historia critica philosophiae* de J. Brucker. Il reste cependant à savoir quelle est l'édition latine susceptible d'être à l'origine de la traduction de Diderot. Car la *Monadologie*, rédigée en français par Leibniz probablement en août 1714, n'est éditée dans la langue initiale où elle fut composée qu'en 1840 par Erdmann<sup>64</sup>. Cette première édition française de la *Monadologie* ne représente d'ailleurs pas une traduction. Quant à la traduction présentée dans l'article LEIBNITZIANISME, tout nous amène à penser que le texte que Diderot avait sous les yeux est celui de la première édition latine de la *Monadologie*, publiée en février 1721 dans les *Acta Eruditorum* sous le titre : *Principia Philosophiae, autore G. G. Leibnitio*<sup>65</sup>, édition à laquelle se réfère Brucker. Car il est impossible que Diderot ait pu se référer à l'édition latine de la *Monadologie* publiée par Dutens en 1768<sup>66</sup>, date ultérieure à la date à laquelle il rédige l'article LEIBNITZIANISME. Enfin, si l'on compare la traduction de Diderot avec les différentes éditions françaises ultérieures, comme celles de P. Boutroux<sup>67</sup> et d'A. Robinet<sup>68</sup>, on remarque que la traduction française de Diderot est probablement basée sur la première copie A du manuscrit de Leibniz.

63. Diderot, *le Rêve de D'Alembert*, DPV XVII, 126.

64. Erdmann, G. G. *Leibnitii opera philosophiae*. La *Monadologie*, 1840, p. 705, LXXXVIII.

65. *Principia Philosophiae, autore G. G. Leibnitio, Acta Eruditorum*, Leipzig, février 1721, Supplementum, T. VII, sect. XI, pp. 500-514. Deux autres éditions latines suivent, en 1722 et 1728, et sont publiées d'après l'édition des *Acta Eruditorum*.

66. G. G. *Leibnitii opera omnia*, éd. Dutens L., Genève, 1768, T. II, pp. 20-31.

67. *La Monadologie*, éd. Boutroux, Paris, Hachette, 1881, L.G.F., 1991.

68. Leibniz, *Principes de la nature et de la grâce fondés en raison, Principes de la philosophie ou Monadologie*, éd. Robinet, Paris, PUF, 1954. Cette édition permet de comparer des différents états du texte et notamment les copies A et B.

Un tel détail n'a rien d'anecdotique. Examinons par exemple le paragraphe 12 de la copie A, paragraphe entièrement barré par Leibniz puis remanié dans la copie B. On peut lire au paragraphe 12 de la première copie A : « Et généralement on peut dire que la Force n'est autre chose que le principe du changement ». Mais le paragraphe est remanié dans la deuxième copie B, de telle sorte que le concept de force est remplacé par l'idée d'« un détail de ce qui change »<sup>69</sup>. Or la traduction de Diderot suit le premier état du texte, soit la copie A, première version traduite littéralement par Diderot dans les termes suivants : « En général, il n'y a point de force, quelle qu'elle soit, qui ne soit un principe de changement »<sup>70</sup>. Ainsi, il est possible de définir précisément quelle est la référence textuelle de la traduction française de la *Monadologie* par Diderot. De plus, la similarité entre l'original rédigé en français par Leibniz et la traduction française de Diderot est parfois saisissante ; surtout si l'on songe qu'entre les deux versions françaises viennent interférer une voire deux versions latines, celle des *Acta Eruditorum* et celle de l'*Historia critica philosophiae* de J. Brucker.

L'étude détaillée de la traduction du paragraphe 12 de la *Monadologie* révèle en outre que la convergence métathéorique entre Leibniz et Diderot prend appui sur les références textuelles que l'on vient de définir. On remarque par exemple que Diderot retient, et même retourne contre Leibniz, la définition du concept de force qui est exposée dans la première copie du paragraphe 12 de la *Monadologie*. Diderot souligne en effet, à partir du concept dynamique de force défini par Leibniz comme « principe du changement », ce qui lui apparaît être une des principales contradictions du système de l'auteur. Cette critique, formulée explicitement dans l'article LEIBNITZIANISME, apparaît notamment dans le commentaire qui suit la traduction des paragraphes 80 et 81 de la *Monadologie*, paragraphes importants dans lesquels Leibniz expose le « Système de l'Harmonie préétablie » en faisant justement référence à l'axiome de la conservation de la force. Il semble donc que Leibniz révèle l'a priori physico-mathématique de l'hypothèse de l'harmonie préétablie, présumé qu'annonçait déjà le paragraphe 12 dans sa première version. Diderot interprète un tel implicite et commente ainsi : « Il est incroyable comment deux lois mécaniques, géométriquement démontrées, l'une sur la somme du mouvement dans la nature, l'autre sur la direction des parties de la matière, ont eu un effet sur le système de l'union de l'âme avec le corps. Je demanderais volontiers si ces spéculations physico-mathématiques et abstraites, appliquées aux choses intellectuelles, n'obscurcissent pas au lieu d'éclairer, et n'ébranlent

69. Leibniz, *Principes de la philosophie ou Monadologie*, § 12, éd. Robinet, pp. 74-75.

70. Diderot, article LEIBNITZIANISME, DPV VII, 693.



pas plutôt la distinction des deux substances qu'elles n'en expliquent le commerce »<sup>71</sup>. Diderot révèle, par un tel commentaire, que la métaphysique leibnizienne et plus particulièrement le système de l'harmonie préétablie peuvent difficilement se concevoir sans l'*a priori* physico-mathématique que constitue l'axiome de la conservation de la force. Mais le fait que l'on puisse ainsi ramener un principe métaphysique à une loi physico-mathématique, c'est-à-dire l'harmonie préétablie à l'axiome de la conservation de la force dans la matière, revient à démontrer que l'on peut faire l'économie des dits principes métaphysiques. Telle est du moins la conclusion qui s'impose pour qui adopte l'hypothèse matérialiste. Il ne reste alors à Diderot qu'à retourner la loi de la continuité, loi physique fondée sur l'axiome de la conservation de la force, contre le système de l'harmonie préétablie<sup>72</sup>.

Selon une lecture critique de Leibniz qui passe par une relecture implicite du concept de force, Diderot met en relief une sorte de convergence entre la métaphysique leibnizienne et le monisme matérialiste. Tout se passe en effet comme si l'harmonie préétablie pouvait inspirer des interprétations de types matérialistes. Mais une telle convergence s'explique par un certain nombre de concepts, comme le concept de force, qu'il faut resituer dans leur contexte ; ceci, par exemple, en comparant les variations qui, de fait, nous sont offertes par les différents états du texte de la *Monadologie* et de sa traduction.

L'article LEIBNITZIANISME de l'*Encyclopédie* témoigne, par conséquent, combien la convergence métathéorique entre la métaphysique leibnizienne et le matérialisme diderotien ne se résume pas à une influence confuse et insaisissable. Diderot a aussi été traducteur de Leibniz. La découverte des textes du corpus leibnizien qui ont été traduits par Diderot dans l'article LEIBNITZIANISME de l'*Encyclopédie*, ainsi que l'étude détaillée de l'inflexion que la traduction diderotienne leur fait subir par une sorte d'intelligence critique, confirment l'hypothèse d'une convergence métathéorique entre la métaphysique leibnizienne et le matérialisme, et font de Diderot un véritable traducteur et interprète de Leibniz.

Claire FAUVERGUE  
*Université de Nagoya*

71. article LEIBNITZIANISME, DPV VII, 700, et Leibniz, *Monadologie*, § 80, éd. Robinet, o.c., p. 119.

72. Voir sur ce point notre thèse, *Diderot et la philosophie de l'inquiétude*, o.c. « Comment la découverte de l'*a priori* physico-mathématique de la métaphysique leibnizienne donne plus de force au monisme matérialiste », pp. 109-112.



